

Durant mes études en économie et finance, j'ai remarqué que beaucoup d'entre nous étions tous à différents degrés fascinés par un mythe du banquier. Le héros de ce mythe est quelqu'un (souvent un homme) doué d'une endurance, d'une intelligence et d'une discipline surhumaine. Cette personne est capable de travailler sans relâche jusqu'à 4h du matin pendant des mois, sans jamais perdre de sa vivacité d'esprit ou de sa prestance. Son sens du devoir, du dévouement et du sacrifice n'est pas un fardeau mais un besoin moral, et cela se décline aussi dans la physionomie. D'apparence svelte et forte, cette personne sait aussi entretenir son corps et est à l'opposé de l'employé de bureau "gras" et "malsain", détruit par le travail. Aujourd'hui ce mythe existe bien au-delà du monde de la finance, et peut être retrouvé dans à peu près n'importe quel milieu corporate. Ce personnage inventé sert d'exemple moral, qui contredirait les critiques à l'encontre d'un capitaliste avachissant, avare, fuyard et vicieux. Il est franc et droit, travailleur et intelligent, et se voit davantage comme un serviteur d'idéaux que comme un mégalomane égoïste. Ce mythe s'écroule dès qu'on s'y attarde un peu. Ceux qui vivent cette vie semblent surtout apeurés par le monde, qu'ils ont tendance à voir d'un œil pessimiste, et sont prêts à sacrifier un bon nombre de choses afin d'ériger une muraille entre eux et le monde. J'ai pu voir certains en finance finir aux urgences en état critique, le corps rongé par le stress et l'angoisse alors qu'ils n'ont même pas trente ans. Étrangement, on a l'impression qu'ils ne font que survivre alors qu'ils vivent dans le luxe. On peut observer certains points communs entre le mythe et la réalité que j'ai énoncé ci-dessus, mais l'envers du décor est très différent. Le suicide par exemple, est une réalité triste de ce genre de milieu soigneusement balayée sous le tapis: un héros ne se suicide pas. Et dans ce milieu, personne ne s'apitoie sur son propre sort.

Inspiré par une histoire vraie et des anecdotes racontées par des amis, j'ai imaginé un récit dans lequel je pourrais explorer et dénuder ce mythe, et le confronter à la réalité que je connais. Le film ne se veut pas une analyse didactique des méfaits du capitalisme, ni une critique pure et dure, mais plutôt une impression sensorielle de ce que c'est d'exister à ce niveau là d'une société capitaliste. Dans mon dernier court métrage, DORTOIRS (2025), il m'était important d'éviter de faire une analyse didactique de la solitude bourgeoise contemporaine. Je voulais que ça soit une impression sensorielle et poétique d'une vie dans un village dortoir, à partir de laquelle le spectateur a les éléments nécessaires pour en tirer ses propres conclusions. J'aimerais poursuivre cette approche pour ce film.

Lorsqu'on est baigné dans l'angoisse, le stress et la peur, notre vision du monde change et se réduit. Le rapport à l'autre change et les dynamiques de pouvoir prennent le dessus dans beaucoup de cas. Je voudrais filmer avec une focale longue et une lumière brute, à l'opposé de la lumière douce généralement présente dans les images montrant du luxe, afin de renforcer l'isolement des corps et la fatigue des visages. Je veux aussi créer un jeu de regard et de méfiance entre Marc et les employés de l'hôtel. Lui, trop riche pour se sentir à l'aise parmi eux, et eux, trop intrigués par le luxe qui l'habille pour l'ignorer. La longue focale servira aussi pour retranscrire cette distance, et filmer ces visages qui ne se connaissent pas en plan large, séparés par le flou. Finalement, elle servira pour les regards discrets mais insistants des employés sur les objets de luxe dont Marc se pare. Par exemple, la scène où les employés scrutent discrètement Marc à la porte de sa chambre sera un montage en longue focale dans lequel les regards se croisent, s'esquivent et se glissent les uns sur les autres ainsi que sur les objets. Le maquillage servira à accentuer la fatigue générale de tous. Je souhaite aussi créer une sensation presque fantastique de détachement de la réalité, liée à la santé mentale fragile de tous les personnages et la sensation étrange d'irréalité qui peut se produire lorsque le travail absorbe notre vie. Pour ce faire, j'envisage une bande son s'éloignant du réalisme, mettant parfois l'accent uniquement sur certains sons et parfois laissant les images presque sans son, comme suspendus. Par exemple, lorsque Marc est assis dans le hall et interroge les employés, le son sera composé de murmures, de prises direct de bruit de pas, silences et de bruits d'appareils électroniques. Certains de ces sons seront modifiés, d'autres bruts. Je suis inspiré par le traitement sonore des films italiens d'après-guerre, comme ceux de Pasolini, Fellini ou les premiers de Marco Bellocchio, qui traitent le son presque comme un rêve.

Le glissement vers le fantastique avec le fantôme d'Hervé dans l'épilogue serait simplement une manière de clore ce récit tragique, en donnant à l'un des personnages le moyen d'exprimer son triste soulagement même s'il est déjà trop tard pour lui. Je voudrais que l'acte tragique qu'il a commis ne soit pas juste une fin, mais, parce que témoigné par d'autres, puisse peut-être être une amorce de changement.

Hugo Mazzoccoli

